

La vie est (un peu plus) belle

Moribond dans les années 1980, le cinéma italien a retrouvé sa vigueur. Mais chaque film d'auteur reste un combat.

Nanni Moretti est sans doute de bonne humeur, même si cela ne se voit pas. Son film *Habemus papam*, portrait d'un pape en pleine crise de doute (Michel Piccoli), est sorti en Italie mi-avril et les salles ne désespèrent pas, à l'image du Nuovo Sacher, son cinéma dans le vieux quartier romain du Trastevere, comble chaque soir. Sélectionné à Cannes en compétition officielle, *Habemus papam* devrait atteindre un million d'entrées en Italie. Un



succès sans doute dopé par la béatification de Jean-Paul II, dont le portrait orne en cette fin avril tous les murs de la ville, et fait même l'objet d'une publicité vidéo dans le métro – juste avant celle du salon international du tatouage.

Le vendredi 28 avril, Moretti inaugure une exposition de photos de son film à l'espace Fandango Incontra, café librairie cinéophile créé par son producteur, en plein centre historique. Une petite foule admirative gravite autour de « Nanni », dont

la bonne humeur demeure hélas imperceptible. Quand on lui demande s'il est optimiste pour l'avenir du cinéma italien, il se contente d'ouvrir grand les bras en signe d'incertitude absolue...

Donnée pour moribonde dans les années 1980, submergée par l'arrivée d'une télévision commerciale et bas de gamme, l'industrie cinématographique italienne retrouve de la vigueur. Les chiffres 2010 sont les meilleurs depuis vingt ans : cent quarante et un films produits (dix de

LA FOULE SE PRESSE À ROME POUR VOIR "HABEMUS PAPAM", LE DERNIER NANNI MORETTI, PROJETÉ AU NUOVO SACHER, LE CINÉMA DU RÉALISATEUR.



plus qu'en 2009), progression des investissements et de la fréquentation. Les films italiens représentent 32 % des entrées, contre 12 % au début des années 1990. Ces résultats enchantent Riccardo Tozzi, patron de Cattleya – producteur de *La Nostra Vita*, de Daniele Luchetti, ou du remake de *Bienvenue chez les Ch'tis*, *Benvenuti al Sud*, dont le succès (cinq millions d'entrées) a beaucoup contribué à ces bons chiffres. Dans ses jolis bureaux, qui occupent une ancienne usine, Riccardo Tozzi fait preuve d'un optimisme résolu : « *L'Italie est pleine de talents, et le cinéma y a de l'avenir, même si le gouvernement est composé d'imbéciles !* » Il rappelle, entre autres, l'avènement de Paolo Virzi (*Caterina va en ville*), de Gabriele Salvatores (*L'été où j'ai grandi*) ou Daniele Luchetti, et les récentes réussites de Marco Bellocchio (*Vincere*), Matteo Garrone (*Gomorra*) et Paolo Sorrentino (*Il Divo*), à nouveau sélectionné à Cannes pour *This must be the place*, avec Sean Penn.

Pourtant, nombreux sont ceux pour qui ces films relèvent du « miracle », notamment à cause de la fermeture de nombreuses salles de centre-ville – celles qui programment du cinéma d'auteur. Les multiplexes, friands de cinéma commercial, représentent 40 % des écrans italiens. Riccardo Tozzi l'admet : « *Les succès sont surtout des comédies, plus ou moins faciles. Je prépare la sortie de Terraferma, le nouveau film d'Emanuele Crialesse, et les débouchés sont rares lorsqu'on ne vise pas le public des multiplexes.* »

Avec soixante millions d'habitants, l'Italie compte seulement trois mille deux cents écrans de cinéma, contre cinq mille trois cents pour la France, à population quasi égale. « *Notre marché est trop petit* », résume Domenico Procacci, patron de Fandango, sans doute la plus dynamique société de production du moment. Créée en 1989, cette « *usine de talents* » compte quarante employés, un département télévision, une société d'édition et la librairie Fandango Incontra. Domenico Procacci collectionne les récompenses, pour *Respiro*, d'Emanuele Crialesse, *Juste un baiser*, de Gabriele Muccino ou *Gomorra*, de Matteo Garrone. « *Produire des films est un métier de longue*